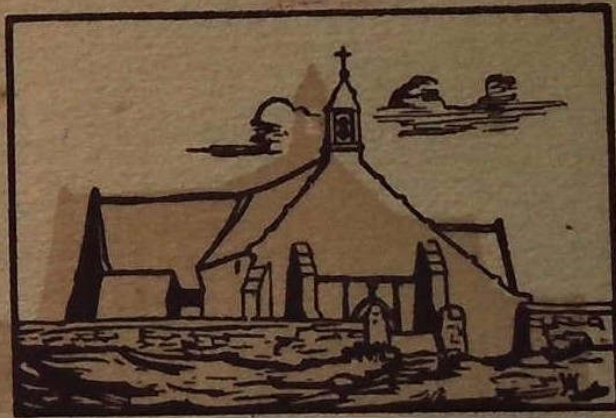


ANATOLE LE BRAZ

VIEILLES CHAPELLES
DE
BRETAGNE

32 BOIS ORIGINAUX DE VAN DEN AREND



ÉDITIONS ALBERT MORANCÉ

OUVRAGE ÉTABLI
PAR LES SOINS DES
ÉDITIONS ALBERT
MORANCÉ, A PARIS
30-32, RUE DE FLEURUS



ANCIENNE MAISON MOREL
FONDÉE EN 1780

TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION ET D'ADAPTATION
RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS.

ANATOLE LE BRAZ

VIEILLES CHAPELLES
DE
BRETAGNE

32 BOIS ORIGINAUX DE VAN DEN AREND



ÉDITIONS ALBERT MORANCÉ

C'EST POUR MOI UN DEVOIR DE CŒUR DE DIRE, EN TÊTE DE CE LIVRE, AVEC QUELLE JOIE IL FUT CONÇU, AVEC QUELLE TENDRESSE IL FUT MÉDITÉ, AVEC QUELLE PIÉTÉ IL FUT ÉCRIT. CELUI QUI NOUS LÉGUA, COMME UN TESTAMENT PRÉCIEUX, L'ÉVOCATION DE CES CHAPELLES DE BRETAGNE RETROUVAIT EN FRANCHISSANT LEUR SEUIL L'ÂME FERVENTE ET SÉRÈNE DES PÈLERINS D'AUTREFOIS. JE REVOIS SON VISAGE RADIEUX, J'ENTENDS SON PAS PLUS ALLÈGRE, QUAND, AU DÉTOUR D'UN CHEMIN OU AU CREUX D'UN VALLON, NOUS APERCEVIONS L'HUMBLE SILHOUETTE D'UN DE CES VIEUX SANCTUAIRES. PUISSENT CEUX QUI LIRONT CES PAGES Y RETROUVER L'ATMOSPHÈRE MYSTIQUE ET SOURIANTE QUI NOUS ACCUEILLAIT DANS CES PAISIBLES « MAISONS DE PRIÈRE », ET LES AIMER, COMME IL LES AIMA.

MARY D. LE BRAZ.



PRÉFACE

On a versé des encres éloquentes sur « la grande pitié des églises de France » : hélas ! qui dira la plus grande pitié des chapelles de Bretagne ? Elles étaient quasiment innombrables jadis. Pas un hameau, pour ainsi parler, qui n'eût la sienne. Souvent, elles s'érigeaient solitaires en pleins champs, au milieu des blés dont les épis atteignaient presque leur toit, ou dans le repli secret de quelque vallon de l'intérieur, ou sur le sommet désert d'un promontoire battu des vents et des flots. Il y en avait qui se dressaient à l'extrême rebord des falaises précipiteuses, surplombant l'abîme.

De ces dernières, la seule probablement qui subsiste est celle de saint Theï, entre la Pointe du Raz et la Pointe du Van, au-dessus de la Baie des Trépassés. Elle n'a plus elle-même longtemps à vivre : il n'est pas douteux qu'elle ne disparaisse un de ces jours avec le sol rongé qui la

porte et dont l'action combinée des pluies et des lames détache tous les hivers de vastes pans. Le mur de son enclos d'herbe rase est déjà menacé d'un glissement prochain. Ce rempart sombré, le tour de la chapelle ne tardera guère. Le gardien du sémaphore, son unique voisin dans ces parages inhospitaliers, la cherchera un matin des yeux et ne la trouvera plus : elle sera descendue pêle-mêle avec l'éboulis dans le goufre. Et ce sera, certes, un désastre. Mais du moins son anéantissement n'aura-t-il pas été sans grandeur : il aura eu tout le sublime d'un cataclysme. Elle sera tombée victime des mêmes éléments qui, au pied de cette même côte farouche où ils règnent en maîtres, ont couché, dit-on, des cités entières, demeurées vivantes quoique englouties. Elle n'aura fait, somme toute, que rejoindre aux profondeurs atlantiques les dix ou douze cathédrales dont se glorifiait Is l'incomparable. Et pourquoi son humble cloche, unie à leurs bourdons, ne retentirait-elle pas avec eux dans la légende pour l'éternité ?

Ah ! combien plus douloureux et plus lamentable le sort de ses sœurs, les autres chapelles armoricaines qui, elles, succombent de l'abandon des hommes ! Il ne leur aura pas été accordé, à celles-là, de s'en aller d'une pièce, tout d'un coup, entraînées dans le fracas d'une portion de continent qui s'écroule, par une pathétique nuit de tempête, avec l'éblouissante illumination des éclairs sur leur sépulcre béant et la sauvage orchestration de l'ouragan autour de leur chute. Non : elles sont condamnées à dépérir, à se désagrèger, à s'effriter sur place, pierre à pierre, jour à jour. Pour peu qu'on lui laisse libre carrière, l'intempérie

bretonne est une puissante démolisseuse, acharnée à sa tâche, et qui opère diligemment. Elle commence par ébranler les ardoises de la toiture ou par desceller les châssis des vitraux : une fois la brèche ouverte, elle s'installe au cœur de l'édifice, détrempe ses crépis, évide les joints de ses moellons, corrode ses bois. Un an, deux ans, il se raidit, résiste, comptant sur un secours qui ne vient pas, qui ne peut plus venir. Quand, avec le troisième automne, fondent sur lui les « mois noirs », il est à leur merci, et c'est bientôt l'affaissement brusque, le renoncement définitif, la mort.

L'État, il est vrai, a pris sous sa tutelle, parmi ces sanctuaires désormais sans curateurs, quelques-uns de ceux qui présentent un intérêt artistique particulièrement remarquable, et la Société des Monuments historiques, lorsque ses facultés budgétaires le lui permettent, se charge d'y faire les réparations les plus urgentes. Mais que le nombre en est cruellement restreint, de ces bénéficiaires de la faveur officielle ! Et derrière eux, il y a toute la kyrielle déplorable des inclassés qui sont légion, qui l'étaient hier, du moins, car, de saison en saison, leurs vides vont s'élargissant et le temps n'est pas éloigné où leurs ruines mêmes ne seront plus assez hautes pour abriter les troupeaux de moutons qui déjà paissent dans leur enceinte. Leur situation est d'autant plus tragique qu'elle semble sans espoir. Vers qui élèveraient-ils le cri muet de leur détresse ? Ce n'est pas vers le clergé, leur protecteur naturel : privé des ressources des fabriques, il n'a plus le moyen de les entretenir. Ce n'est pas non plus vers les municipalités, à qui ils sont dévolus de par la loi : elles ont, il faut bien le reconnaître,

un usage plus pressant à faire de leurs deniers, et pour des infortunes plus positives. Restent les fidèles.

On sait quelle est la force irréductible du particularisme en Bretagne : cette irréductibilité se manifeste jusque dans la religion. Le peuple breton a, en effet, une façon tout individuelle d'entendre la catholicité : il veut des dévotions qui ne soient qu'à lui. De là cette multitude de petites divinités locales auxquelles il s'adresse plus volontiers qu'à la divinité tout court. La plupart lui ont été léguées par la tradition celtique. Saints et saintes d'une orthodoxie plutôt douteuse, mais avec qui il se sent plus en intimité qu'avec le Dieu de son église paroissiale, parce que nés de sa race et pétris de son sang. Que s'il lui est arrivé d'ouvrir leurs rangs à des saints étrangers, ce n'a jamais été sans bretonniser au préalable chacun d'eux, y compris la Vierge elle-même qu'il vénère sous des vocables divers impliquant, dans sa conception, autant de mystiques personnalités distinctes. On mesure dès lors à quel degré tous ces cultes éminemment domestiques lui sont chers et combien lui tiennent au cœur, riches ou pauvres, ornés ou frustes, les monuments que ses pères leur ont consacrés. D'où vient cependant que, dans la majorité des cas, il ait l'air de se désintéresser de leur sort ?

Serait-ce, comme on l'a prétendu, qu'il ne les juge plus aussi indispensables, je ne dis pas seulement à son paysage géographique qu'ils revêtaient de sa signification la plus émouvante, mais encore à son paysage intérieur dont ils constituaient le centre vital et commandaient toute l'ordonnance ? Je ne le pense pas. Qu'il en demeure debout un

fragment de statue sur un monceau de gravats, il continue de se rendre avec le même empressement à leurs fêtes votives, à leurs « pardons ». Il n'a rien abdiqué à leur endroit ni de sa tendresse, ni de sa ferveur. Non : l'explication de son attitude, en cette matière comme en tant d'autres, est dans sa passivité. Peu de groupes humains,



une fois la première stupeur dissipée, acceptent plus docilement le fait accompli. Le sentiment, chez lui, n'est pas frère de l'action. Il a conscience de ce qu'il perd, mais il se résigne à le perdre, s'interdisant même de s'attarder aux longues doléances. Une de ses maximes les plus impératives ne lui défend-elle pas de trop pleurer ses morts ? C'est dans cet esprit qu'il assiste à la poignante agonie de

ses chapelles rustiques ou marines, asiles préférés de sa foi, sanctuaires suprêmes de sa nationalité. Il n'ignore pas qu'une des parts essentielles de son patrimoine ethnique s'ensevelit avec elles sous leurs décombres, et il ne s'en incline pas moins devant la fatalité qui les frappe, sans tenter un geste pour empêcher leur disparition.

Aussi, comme elles disparaissent ! Dans le coin de Bretagne trégorroise où j'écris ces lignes, j'ai sous les yeux, de l'autre côté d'un étroit bras de mer, au seuil d'une île charmante, couronnée de pins comme une Salamine d'occident, un des plus antiques spécimens de notre architecture religieuse primitive, dédié au grand apôtre de l'Emigration bretonne, saint Gildas. Ses vieilles pierres, enduites d'un épais ciment mélangé de coquillages, ne portent aucune date, mais il remonterait au XIII^e siècle que je n'en serais pas surpris. Préservé des injures du temps par le zèle des populations côtières qui y venaient en pittoresques cavalcades déposer leurs offrandes, hier encore il était intact, ayant traversé indemne un espace de quelque cinq ou six cents ans. Aujourd'hui, pour avoir été négligé plusieurs hivers de suite, il n'est plus que son propre squelette. Demain, ses derniers ossements joncheront le rivage de leurs débris méconnaissables qui, roulés par les marées d'équinoxe, achèveront de se confondre avec le galet. Et ce n'est là qu'un exemple entre mille. Le spectacle est partout le même. On ne peut plus voyager dans la péninsule armoricaine sans avoir, à tout bout de chemin, le regard douloureusement accroché par des tronçons d'oratoires qui, de leurs moignons de granit, hérissés de ronces, implorent

en vain la compassion de leurs dévots d'antan. La terre classique des chapelles est en passe d'en devenir le cimetière.

Avant qu'elles se soient effondrées, une par une, un artiste étranger, qui a subi leur envoûtement, s'est donné pour mission de fixer les traits de six d'entre elles. Non pas qu'il les ait choisies comme étant les plus représentatives ni les plus caractéristiques. Elles se sont trouvées sur sa route, il a été touché par l'harmonie de leurs formes et il s'est appliqué à la traduire en des images d'un dessin fervent et sobre. Telle est l'origine de ce recueil. Devant les six élues qui, grâce au burin de M. Van den Arend, sont assurées d'y survivre, comment n'évoquer point les autres, leurs égales en mérite, qui n'auront pas connu semblable bonheur? Humbles sanctuaires de mon pays, vous que la mort va prendre tout entiers, je vous salue. Il n'y a pas une de vos silhouettes qui ne me soit familière. Pendant des années, guidé par de vieilles pèlerines, vos prêtresses bénévoles, j'ai battu les sentes solitaires qui mènent à vos retraites les plus infréquentées. J'ai fait grincer dans le silence vos lourdes ferrures, trempé les doigts dans vos bénitiers moussus, bu à l'eau miraculeuse de vos fontaines, écouté, sous l'auvent de vos porches, parmi des vols effarés de chauves-souris, vos légendes versifiées que me psalmodiaient des fileuses ou des pâtres. Je vous dois d'inexprimables émotions. D'avoir respiré le parfum qui s'exhalait de votre floraison de pierre, j'en ai gardé l'âme embaumée à jamais. Le tintement grêle de vos cloches, martelant à menus coups la tombée du soir, m'a suivi jusque dans

l'exil. Et avec quelle puissance de rappel il sonnait au fond de mes nostalgies ! Vous étiez le symbole par excellence de la Bretagne dont l'antique génie habitait en vous, sous les espèces de nos saints. Tout le passé de notre race, agenouillé sur vos dalles, y avait de siècle en siècle épanché ses joies et ses peines. L'écho de sa confiance, que nous rendaient si religieusement vos murs verdis, où nous adresserons-nous pour l'entendre, ô douces « maisons de prières », quand nous vous aurons dit adieu ?





SAINTE-BARBE DU FAOUËT

De toutes les saintes que la Bretagne a empruntées au calendrier romain, il n'y en a pas que je sache de plus populaire que sainte Barbe. Elle le doit à la maîtrise qu'on lui attribue sur les éléments. Si nous en croyons le cantique en style de *gwerz*, de complainte traditionnelle, composé par les Bretons à sa louange, la Vierge lui aurait offert le choix entre dicter la loi aux filles ou commander au tonnerre. A quoi elle aurait délibérément répondu : « Madame Marie, si vous le permettez, gardez pour vous les filles : elles ont souvent la tête dure. J'aime mieux avoir affaire au tonnerre : je me charge de le conduire à la baguette. »

Mais son empire ne s'exerce pas seulement sur le feu céleste : elle réfrène aussi bien les langues dévorantes de l'incendie, brise la fureur des vents et des vagues, arrête les inondations, préserve les barques du naufrage, étend sa protection jusque sur les véhicules terriens. On conçoit dès lors en quelle

vénération elle ne pouvait manquer d'être tenue au pays des toits de chaume, des orages fréquents, des pluies abondantes, de la mer traîtresse et des chemins creux, trop enclins à se transformer en fondrières. De fait, rares sont les églises où elle ne trône pas en bonne place, — jeune, gracieuse, le front ceint d'une couronne de fleurs artificielles, la palme du martyr dans la main droite, la gauche appuyée à la tour dans laquelle sa légende veut qu'elle ait été enfermée par son père pour avoir refusé de se donner à un autre époux que le Christ. Et combien nombreuses, les chapelles qui lui sont nommément dédiées, tantôt sur la côte, comme à Roscoff, tantôt au cœur de la péninsule, comme à Braspartz ! Aucune, toutefois, n'a l'importance ni la valeur esthétique de Sainte-Barbe du Faouët, à la lisière occidentale du Morbihan.

Nous possédons l'histoire de ses origines, qui nous est ainsi contée. Le sieur du Toulbodou, — une châellenie sise en Locmalo, — chassait un jour dans la montagne dite de Roc'h ar Marc'h-bran, non loin des rives de l'Ellé, lorsqu'il fut surpris par un ouragan d'une violence effroyable : il chercha un abri sous des rochers en surplomb qui crèvent de toutes parts le sol de cette région granitique, épine dorsale de la Bretagne. Mais à peine s'y était-il réfugié que la foudre éclatait, fendait la roche en

deux et en détachait un bloc énorme qui allait inévitablement écraser le chasseur, s'il n'avait eu la présence d'esprit d'invoquer sainte Barbe. Il fit vœu de lui bâtir un oratoire qui n'aurait pas son pareil en Armorique, et le bloc menaçant demeura soudain suspendu dans sa chute, à l'endroit où les dévots le visitent encore. Jehan de Toulbodou tint religieusement parole. Le 6 juillet 1489, il acquérait du seigneur de Bouteville, baron du Faouët, une bande de quatre cents pieds carrés au flanc de la montagne qui avait failli lui être mortelle et, quelques semaines plus tard, l'œuvre était en chantier, l'une des plus charmantes, sans conteste, en qui se soit cristallisée la piété bretonne.

Le paysage, d'abord, est par lui-même un délice. Le mot Faouët ne signifie pas en vain « lieu peuplé de hêtraies ». Rien ne sent ici le Morbihan « noir » dont les funèbres bois de pins ne commencent qu'à plusieurs kilomètres vers l'est, tandis que tout y respire le voisinage de la Cornouaille finistérienne qui semble y prolonger sa gaieté verte, son ample foisonnement végétal. On est dans une sorte d'Arcadie celtique. L'Ellé, l'idyllique Ellé, chère à Brizeux, la parcourt de ses méandres, cascasant de pierre en pierre dans le fond d'une gorge accidentée à laquelle s'embranchent des ravins d'une virginité presque intacte. C'est au versant abrupt du plus

secret d'entre eux qui s'épanouit comme une pure fleur architecturale le sanctuaire votif. Pour en cueillir à plein le parfum, il n'est que de s'y rendre en suivant la voie sacrée, construite dès le XVI^e siècle à l'usage des pèlerins. On quitte la bourgade par une venelle étroite, bientôt élargie, à l'orée de la campagne, en un chemin plongeant. Vous dévalez ce raidillon et, sur la pente opposée, s'ouvre à vos pas une chaussée antique, ombragée d'arbres de haute futaie, chênes, frênes, châtaigniers, qui reploient au-dessus d'elle leurs mouvants arceaux et enserrent son pavé raboteux dans les mailles de leurs racines à nu. Des échaliers de granit, précédés de quelques marches, coupent par intervalles la montée, sans doute pour permettre à qui l'entreprend de souffler un tantinet, car l'ascension ne laisse pas d'être assez rude. Le dernier de ces échaliers franchi, vous entrez sur « la terre de la chapelle ». Les arbres s'écartent ; le ciel reparait ; un plateau spacieux s'étale, feutré d'herbe et parsemé de touffes d'ajonc : vous êtes au sommet de Roc'h ar Marc'h-bran. Un calvaire y profile en point d'exclamation sa fine silhouette aérienne. Au delà, une maison à mine d'ancienne aumônerie, avec, en face, un pauvre enclos, moitié potager, moitié cimetière, où se dresse parmi les légumes la tombe massive d'un soldat de la Révolution qui, à l'instar de Chateaubriand, a



voulu avoir sur cette crête solitaire son Grand-Bé.
Puis vient un campanile rustique, simple coiffure
d'ardoises plantée sur quatre piliers et dont la char-

pente soutient une cloche de fort calibre. De chapelle, cependant, vous n'apercevez point trace.

Mais vous n'avez pas plus tôt atteint l'extrême rebord du plateau que, brusquement, elle jaillit de l'abîme, à vos pieds. Oh ! l'exquise découverte et l'inoubliable révélation ! Ce n'est pas un sanctuaire seulement, c'est tout un petit monde d'art que le précipice tend vers vous, ciselé à même sa paroi. Messire Jehan de Toulbodou et son architecte inconnu ont assurément droit à notre gratitude. Ils ont créé une œuvre magistrale qui, enrichie, après eux, de l'apport des âges, a fini par rassembler dans un minimum d'espace un maximum de beauté. Si heureusement se coordonnent et se combinent les parties, d'époques diverses, dont elle est composée qu'à aucun moment on n'a l'impression d'une dissonance. Elle réalise à cet égard une merveille d'harmonie qui n'est pas sans rappeler dans son genre la Merveille proprement dite, celle du Mont Saint-Michel. Ici comme là-bas, le site s'est institué le collaborateur de l'homme ; ici comme là-bas, il a suffi d'un geste pour que le rocher s'émût et se mît de lui-même à vivre, à prier, à chanter dans le vent son magnifique hymne de pierre. Au surplus, le grand Archange fut longtemps le patron exclusif de cette cime. Son oratoire domine encore celui de la jeune rivale qui lui a ravi la préséance.



Bâti sur un socle isolé, il a fallu le relier à l'ensemble par une arche, et cette arche se raccorde au premier palier de l'admirable rampe à double balustrade qui aboutit à la demeure de la sainte. Il était naguère le théâtre d'un rite singulier : c'était à qui en ferait extérieurement le tour au risque de

se rompre le cou, le corps balancé dans le vide, les poings cramponnés à des anneaux scellés de distance en distance dans le mur. Mais, quoique exécutées sous les auspices de saint Michel, ces pieuses acrobaties s'adressaient surtout à sainte Barbe dont on pensait se concilier les faveurs en lui fournissant à chaque fois une nouvelle occasion de manifester son pouvoir contre les accidents. S'en produisit-il néanmoins ? Le certain est que nombre d'anneaux manquent et que la périlleuse dévotion, n'ayant plus où se raccrocher, est tombée en désuétude.

L'escalier monumental date du XVII^e siècle : il en porte la signature. Il est évident que ses degrés aristocratiques n'ont été primitivement destinés qu'à des pèlerins de marque : ils gardent toujours la nostalgie des traînes de soie qui les frôlèrent si souvent, au temps où les nobles dames, comme « très haute et très puissante Marie-Jacquette du Fresnay », venaient remercier sainte Barbe de les avoir préservées de la mort dans quelque aventure de carrosse versé. Mais le bijou par excellence, c'est la chapelle gothique à laquelle ils accèdent. Elle est littéralement nichée dans le flanc de la montagne dont l'humide rempart s'érige à pic derrière elle, presque à la toucher, l'enveloppant à demi dans son ombre. Aussi, pour juger de la sveltesse, de l'élégance de ses propor-



S^{te} BARBE

tions, est-il indispensable de s'en éloigner. Prenez le sentier caillouteux qui, de son parvis exigü, descend par une série de zigzags au creux du ravin boisé qu'elle surplombe : à mesure que vous vous y enfoncez plus avant, vous la voyez, en vous retournant, qui, peu à peu, se dégage, s'essore et — que l'on me passe le mot — se sublimise. Le lourd écran de la roche au-dessus d'elle s'est effacé. Elle surgit du milieu des hêtres dans le libre jeu de ses formes légères et délicates. Vous diriez d'une assumption. Le décor lui-même en est comme transfiguré : la gorge a l'air de se soulever toute vers le sanctuaire pour le festonner de ses opulents feuillages, l'encenser de ses aromes sylvestres, et, dans le profond recueillement des choses, la voix de l'Ellé, parmi les pierres, murmure en sourdine on ne sait quelle mystérieuse oraison.



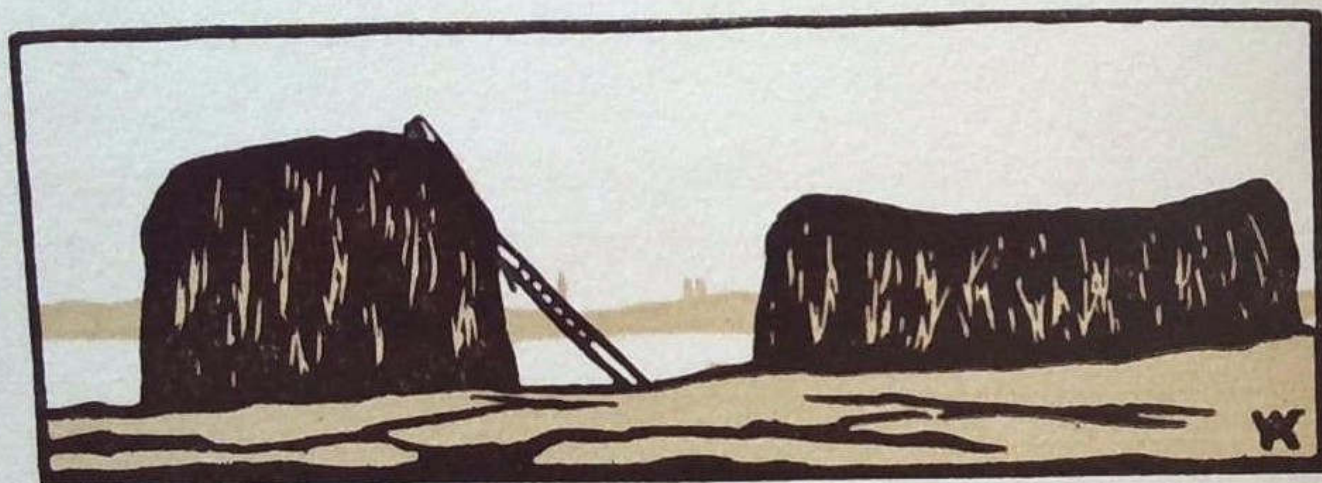


NOTRE-DAME DE CALLOT

Aux confins du Trégor et du Léon, entre l'estuaire de la rivière de Morlaix, à l'est, et celui de la Pennzé, à l'ouest, s'étend, en face de la bourgade marine de Carantec, une petite terre insulaire, bizarrement découpée, qui, sur la carte, affecte la forme d'un hippocampe. C'est l'île Callot, laquelle n'est île, du reste, que lorsque le flot commence à monter : aux heures de la basse mer, on s'y peut rendre à pied sec, en suivant une chaussée naturelle, déroulée à travers les grèves et connue sous le nom de « Passe aux Moutons », sans doute parce que Callot, alors vide d'habitants, a longtemps été pour les gens de la côte voisine une sorte de communal où leurs troupeaux avaient droit de vaine pâture. Aussi bien est-ce, à maint égard, l'aspect qu'elle présente encore aujourd'hui. On n'aperçoit

au premier abord, qu'une succession de dunes sablonneuses, enflées comme des vagues, et que revêt une herbe courte, d'un vert maladif, brûlée par le vent. Les moutons, toutefois, ont disparu pour céder la place à un autre genre d'industrie, celle du goémon.

Là est la grande ressource actuelle de l'île. Les vastes assises de granit sur lesquelles elle repose sont riches en fucus, en zostères, en varechs de



toutes les espèces, qui, fauchés dans la saison de leur maturité, puis séchés à l'air libre, sont finalement expédiés, par batelées, aux usines de Plouescat où l'on en extrait l'iode. L'été, le sol de Callot est jonché de leurs traînées rutilantes, pareilles à d'ardentes chevelures d'or fauve ou d'or bruni, à des scalps somptueux d'Océanides. Le produit de cette moisson de la mer, joint à la culture de quelques arpents et à l'élevage d'un maigre bétail, est assez rémunérateur pour faire vivre la population. Il est vrai

de dire que celle-ci compte en tout quatorze familles et que l'ensemble des sept à huit maisons qu'elle occupe constitue à peine un village. Les mieux situés de ces logis abritent leurs toits d'ardoise grise, sertie de chaux et argentée de lichen, contre les flancs d'un monticule rocheux qui domine l'île de sa masse abrupte et la couvre d'une protection non seulement matérielle, mais morale : il porte, en effet, à son couronnement gazonné la chapelle votive de Notre-Dame de Callot.

Il suffit de le gravir, ce monticule, et de promener le regard sur le panorama, d'une splendeur si ample et si variée, que l'on embrasse de son sommet, pour sentir de quel prestige il a dû être de bonne heure enveloppé par la vénération des hommes. Sentinelle avancée du continent, debout à l'entrée de deux embouchures fluviales dont l'accès semble confié à sa garde, sa vue n'a certainement pas été sans frapper d'un émoi superstitieux les esprits des navigateurs qui hantèrent, les premiers, ces parages. Dès ces temps immémoriaux, il apparut comme une cime sacrée, habitacle de la divinité semi-terrienne, semi-marine, qui présidait aux remous, toujours redoutés, des estuaires. La légende hagiographique veut que le culte de Notre-Dame y ait été instauré, à l'époque des incursions saxonnes, pour commémorer une victoire remportée sur le pirate

norois Cursold par « le prince léonnais Riwallon Murmaczen ». Mais le plus probable est qu'à l'avènement du christianisme la Vierge a recueilli l'héritage de la déesse. Elle en a de même conservé les attributions. Sous les traits de Notre-Dame de Callot c'est l'antique patronne de la mer que les riverains continuent d'invoquer.

Il n'est, pour s'en convaincre, que de pénétrer dans la chapelle. Plus encore que par l'image de la « Vierge puissante » — *Virgo potens*, dit l'inscription, — trônant au-dessus de l'autel en sa magnifique robe or et bleu, l'œil est attiré par la profusion des ex-voto qui l'entourent, tapissant à la lettre le chœur et les deux transepts. Presque tous racontent, ou mieux laissent deviner, dans leurs brèves actions de grâces, des histoires de marins sauvés du péril des eaux. Les plus nombreux consistent en de simples rubans noirs, détachés de leurs bonnets par des matelots de l'État, retour de croisière, et soigneusement épinglés aux parois des murs. Pour toute épigraphie, — mais combien éloquente ! — des noms de bateaux : « République », « Sémiramis », « Dévastation », « Torpilleur 142 », « Valmy », « Marceau », « Sagaie », Gloire », « Trident », « Neptune », « Scorpion », « Hova », « Montcalm », et Dieu sait si j'en passe ! A les parcourir, on a l'impression que l'on assiste au défilé d'une escadre.



-NOTRE DAME-
DE CALLOT

Manifestement, l'on est ici en présence d'une dévotion dont l'origine remonte, à travers les âges, jusqu'aux primitives religions de la mer. Ce qui achève de l'attester, c'est la physionomie étrangement émouvante du « pardon » qui se célèbre à Callot, une fois l'an, si, du moins, il est resté tel qu'il me fut



donné de le contempler, il y a de cela près d'un quart de siècle.

J'avais gagné l'île à la première heure, dans le radieux matin d'août. Je la trouvai déjà peuplée de pèlerins, accourus de la veille et qui avaient dormi sous les étoiles, au creux des dunes. D'aucuns accomplissaient leurs ablutions rituelles autour d'un puits saumâtre : d'autres montaient, par groupes silencieux et des cierges aux doigts, vers le sanctuaire : à mesure qu'ils atteignaient la crête, leurs formes, subitement stylisées, se sculptaient sur l'azur étin-

celant, comme les personnages d'une frise en marche. Lorsque je parvins moi-même là-haut, un spectacle d'une majesté sans seconde m'y attendait. Dans le rayonnement de la mer étale les terres prochaines s'étaient presque évaporées. Dès flèches de Saint-Pol et de Roscoff, à ma gauche, des rochers monumentaux de Primel, à ma droite, on ne distinguait qu'une vague estompe flottant aux extrémités de l'horizon. La profonde palpitation océane, incendiée de soleil, régnait seule sur l'immense étendue. Dressée dans l'air lumineux, la chapelle planait, semblable à une gigantesque figure de proue. Soudain, son clocher vibra : les notes exultantes d'un carillon de fête criblèrent au loin l'espace, et, comme à un signal longtemps guetté, des havres invisibles de la côte dix, vingt, cinquante embarcations surgirent, faisant cap dans la direction de l'île miraculeuse, de la dure et pauvre Délos cimmérienne. Sous leurs voilures multicolores voguaient des paroisses entières, avec leur clergé, leurs croix, leurs lourdes bannières historiées, leurs oriflammes. Et de toutes le même chant s'élevait, élargi, amplifié, infinisé par la sonorité des eaux :

Ni ho salud, Steredenn Vor...

C'était la version bretonne de l'*Ave Maris Stella* : « Salut, Étoile de la Mer!... » D'un élan

spontané, les pèlerins massés au pied de la chapelle unirent leurs voix à celles qui venaient vers eux, portées par les ondes, et, jusqu'à ce que la flotille sainte eût abordé, le paysage ne fut plus qu'un cantique, une invocation éperdue à la mer dont Callot symbolisait, à cette minute solennelle, tous les cultes et tous les dieux.





NOTRE-DAME DE KERAMANAC'H

« Oui, je suis probablement le seul dans la contrée à me souvenir du Keramanac'h d'autrefois... Ce n'est pas pour médire des chemins de fer : ils ont du bon. Mais tout de même de combien de ruines n'ont-ils pas été la cause ! A preuve cette route. Regardez comme elle est large et comme elle file d'un trait, sans souci des creux ni des bosses, ici, à droite, vers Brest, là-bas, à gauche, vers Paris. On l'appelait dans ma jeunesse *Hent ar Roué*, la Route du Roi. Elle méritait son nom. Les vieux prétendaient que le roi en question, c'était le roi d'Is : sa fille Ahès, racontaient-ils, Ahès la dissolue, avait exigé qu'il la fit construire pour les équipages des innombrables amants qu'elle attirait des quatre coins du monde dans son palais de la mer. D'après l'agent-voyer, elle serait encore plus ancienne : elle daterait du siècle de César, quand tout le pays était

une Romanie. Ce qu'elle a dû en voir passer, de gens et de choses!... Keramanac'h était une de ses haltes les plus fréquentées. A la place de la misérable auberge qui est en face de nous s'élevait une vraie hôtellerie, la meilleure peut-être d'entre Morlaix et Guingamp. Elle était réputée pour sa chère. Elle avait dans ses chambres douze lits blancs pour les voyageurs de qualité et, dans ses écuries, de quoi loger quinze chevaux. Les diligences des messageries y relayaient, et j'ai souvent compté jusqu'à cinq voitures de roulage arrêtées à la queue leu-leu devant sa porte. C'était un perpétuel va et vient. Ah! la route avait de la vie dans les veines en ce temps-là! Le chemin de fer l'a tuée — ou presque — et Keramanac'h a succombé du même coup. »

Tels sont, aussi fidèlement traduits que possible, les propos que me tenait, en breton, il y a quelque vingt-cinq ans, le cantonnier septuagénaire Jérôme Lozac'h, attaché au service de la voie nationale Paris-Brest depuis quasiment qu'il se remémorait, ayant été initié au métier par son père qui l'exerçait avant lui. Je faisais, par une chaude journée de juin, ma première visite au sanctuaire de Keramanac'h — ou, plus exactement, comme le veut la prononciation locale, de Keravénec'h — en Plounévez-Moédec, et j'avais trouvé l'excellent vieillard qui achevait sa méridienne sous les grands hêtres de l'enclos sacré.

Tout de suite nous étions entrés en conversation. Travailleur solitaire, il avait été ravi de rencontrer un auditeur intéressé en qui épancher ses longues réminiscences.

« Vous parliez de la chapelle, continua-t-il. Que ne l'avez-vous connue à cette époque lointaine ! C'est surtout pour elle que c'était le beau temps. Un prêtre spécial y célébrait chaque matin la messe et, dans la semaine, sinon le dimanche, elle avait plus de clients que l'église du bourg. Songez qu'elle était la Patronne de la Route. Quiconque traversait Keramanac'h lui payait péage pour s'assurer la protection de ses deux saintes. Car elle en abritait deux, également puissantes, Notre-Dame de Bonne-Nouvelle et Notre-Dame de Bon-Voyage, que l'on invoquait l'une pour qu'elle vous préservât de tout accident sur les parcours, l'autre, pour que rien de fâcheux ne vous attendît à l'arrivée. Que ce fût de jour ou de nuit, les dévôts se succédaient devant leurs autels comme les chandelles dans leurs brûle-cierges. J'ai vu des noblesses en falbalas s'y agenouiller pêle-mêle avec des rouliers crottés jusqu'à la nuque. Et vous pensez s'il pleuvait de l'argent dans les troncs ! Les plus généreux étaient les matelots. Il en passait ici des flopées, rejoignant Brest, juchés comme des goélands sur l'impériale de la diligence d'où ils dégringolaient parfois, lorsqu'ils étaient un peu trop bus. Après

s'être régalés à l'hôtellerie, ils tiraient, selon leur expression, un bord du côté de la chapelle et n'en sortaient jamais sans avoir délesté leurs poches. Moi-même, j'ai reçu d'eux bien des sous pour aller remplir à la fontaine des pèlerins des burettes qu'ils fourraient soigneusement dans leurs sacs de toile. « Une lampée de cette eau, ça guérit du mal du pays », disaient-ils... Des voyageurs d'un genre à part — s'acheminant, eux aussi, sur Brest, mais à pied, les pauvres diables ! et entravés à la façon des bêtes — c'étaient les galériens. Pendant que les garde-chiourme se faisaient servir un casse-croûte, la chaîne, comme on l'appelait, avait permission de se reposer, parquée dans l'enclos où nous sommes. Ces criminels n'étaient pas nécessairement des mécréants. Jugez plutôt : un jour, je fus hélé par l'un d'eux, un homme déjà sur l'âge, lequel, me glissant une pièce de vingt réaux dans les doigts, me pria d'allumer pour lui un cierge devant la statue de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. Je contentai son désir, il me remercia d'un signe de tête, et la chaîne repartit. Je n'étais alors qu'un gamin. A dix-huit ans de là, de corvée sur la lisière de mon secteur, dans la direction de Ploumérin, je m'apprêtais à regagner le gîte, au soir tombant, quand un vieux à l'air usé, fini, m'accosta pour s'informer à quelle distance il était de Keramanac'h. Nous échangeâmes quelques mots. Et devinez qui je reconnus en



lui : le galérien au cierge, ni plus ni moins. Il m'expliqua comme quoi il avait promis un beau denier à la Vierge, si elle obtenait qu'il ne mourût point au bagne. Grâcié, il venait s'acquitter de sa dette. Je l'accompagnai jusqu'à la chapelle et suis témoin qu'il vida dans le tronc de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle une pleine bourse d'écus, — tout son pécule de forçat. Puis il s'en fut à sa destinée, par la plaine obscure, Dieu sait où. C'est avec son argent que l'on répara, le mois d'après, la magnifique rosace qui éclaire le chœur.»

Jérôme Lozac'h secoua ses mèches grises :

« Hélas ! conclut-il, à cette heure, la chapelle entière exigerait des réparations, mais où sont les offrandes pour en couvrir les frais ? Voyez-vous, morte la Route, morte sa Patronne. Avant qu'il soit longtemps, il n'en restera qu'un monceau de moellons. »

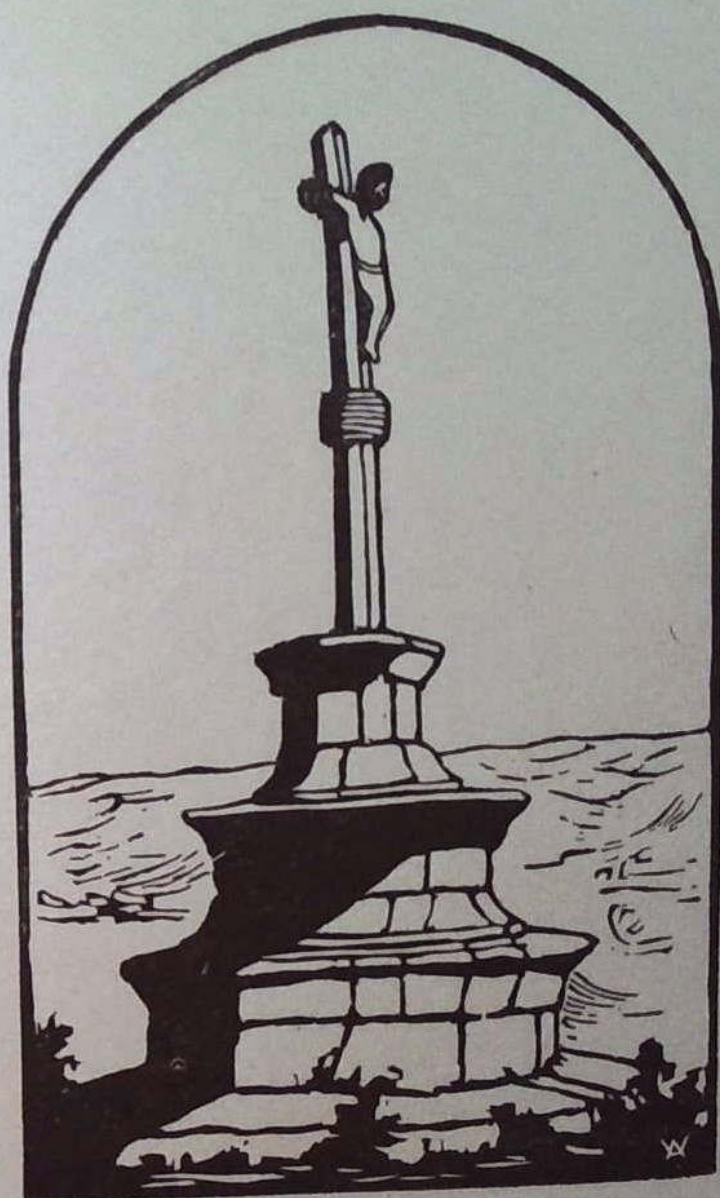
Sur ce, le cantonnier alla reprendre au pied du calvaire sa brouette qu'il y avait momentanément abandonnée. Ses tristes prédictions ne se sont pas encore accomplies. J'ai retrouvé le sanctuaire de Keramanac'h montant comme d'habitude sa faction spirituelle derrière son bouquet de hêtres, au bord de la route. Il n'y a que cette route qui, elle, ait changé d'aspect. Déserte naguère, elle s'est repeuplée. Vous n'aviez pas prévu l'ère des automobilistes, ô Jérôme Lozac'h. C'est par trentaines, par cinquantaines, que vous les dénombreriez du lever

au coucher du soleil, durant la saison d'été, si vous ne faisiez désormais votre méridienne éternelle dans le cimetière de Plounévez-Moëdec. Il est vrai qu'à la différence de vos messageries d'antan vous ne pourriez saluer ces voitures-ci qu'au passage. Elles ne se sont pas plus tôt montrées au sommet d'une colline qu'elles ont disparu dans un nuage de poussière au versant de la suivante. Keramanac'h n'est pas pour arrêter l'attention de leurs occupants. A peine figure-t-il dans les Guides. « Chapelle du xv^e siècle, ancienne aumônerie des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Le portail sud est d'une grande richesse d'ornementation : au tympan, Vie de la Vierge. A l'intérieur, au bas de la nef, tribune en chêne avec panneaux sculptés représentant les Apôtres. Maîtresse-vitre flamboyante ». Quatre lignes, et c'est tout. Comment se dérangerait-on pour si peu ! Ce ne sont donc pas les oboles des touristes qui aideront à rétablir Notre-Dame de Keramanac'h dans sa dignité perdue. Le clergé, d'ailleurs, semble avoir renoncé lui-même à encourager les visiteurs. Quand j'ai voulu me procurer la clef chez la vieille femme qui remplissait d'ordinaire les fonctions de sacristine, elle m'a répondu, non sans une pointe d'amertume dans l'accent, qu'on l'en avait dépossédée, que le recteur du bourg la gardait dorénavant par devers lui.

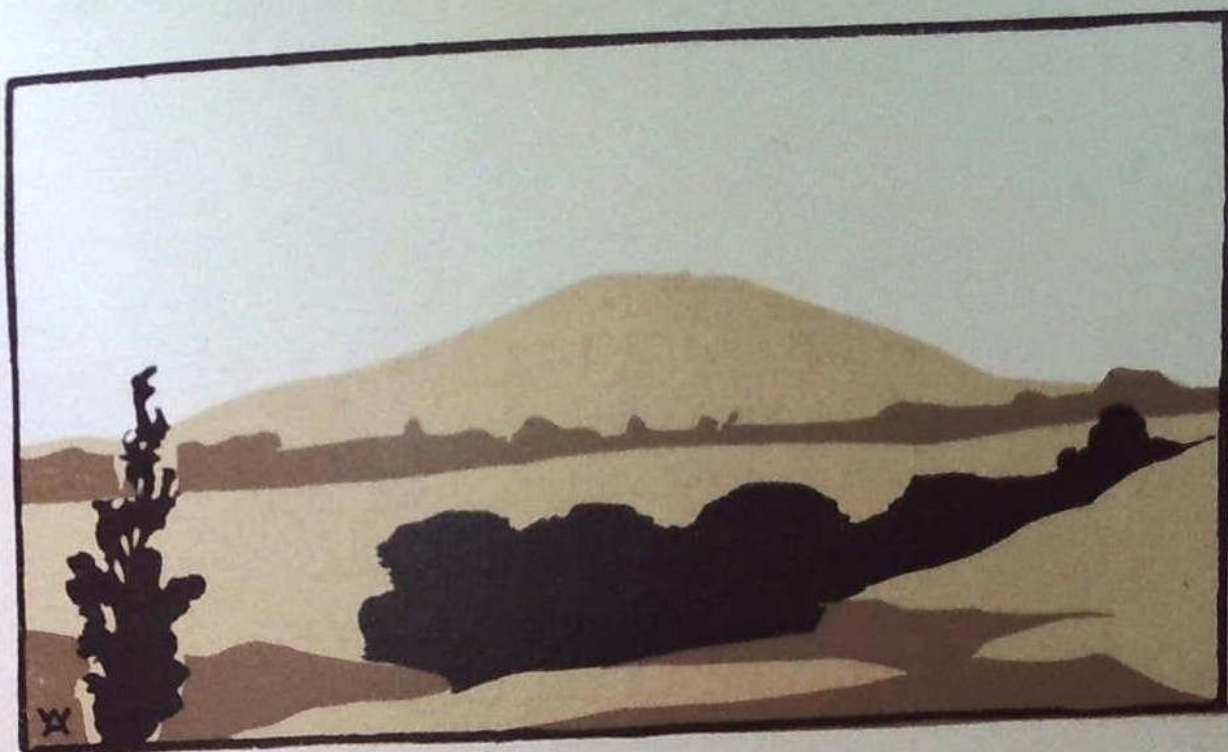
« Mais, a-t-elle ajouté, si les portes sont closes, les fenêtres, en revanche, n'ont presque plus de carreaux, en sorte qu'il ne tient qu'à vous de promener le regard au dedans comme si vous y étiez. »

J'ai eu le regret de constater qu'elle n'exagérait pas. L'œuvre de destruction est commencée. Le vent se joue librement dans l'édifice et la chouette, oiseau des ruines, y a déjà élu domicile.

Symptôme plus grave, le spectre d'un des « Moines Rouges » à qui l'on attribue la fondation de Keramanac'h a été aperçu, de nuit, en oraison sous le porche. D'après les dires locaux, c'est le signe indubitable que les jours du sanctuaire sont comptés.







SAINT-HERVÉ DU MÉNEZ-BRÉ

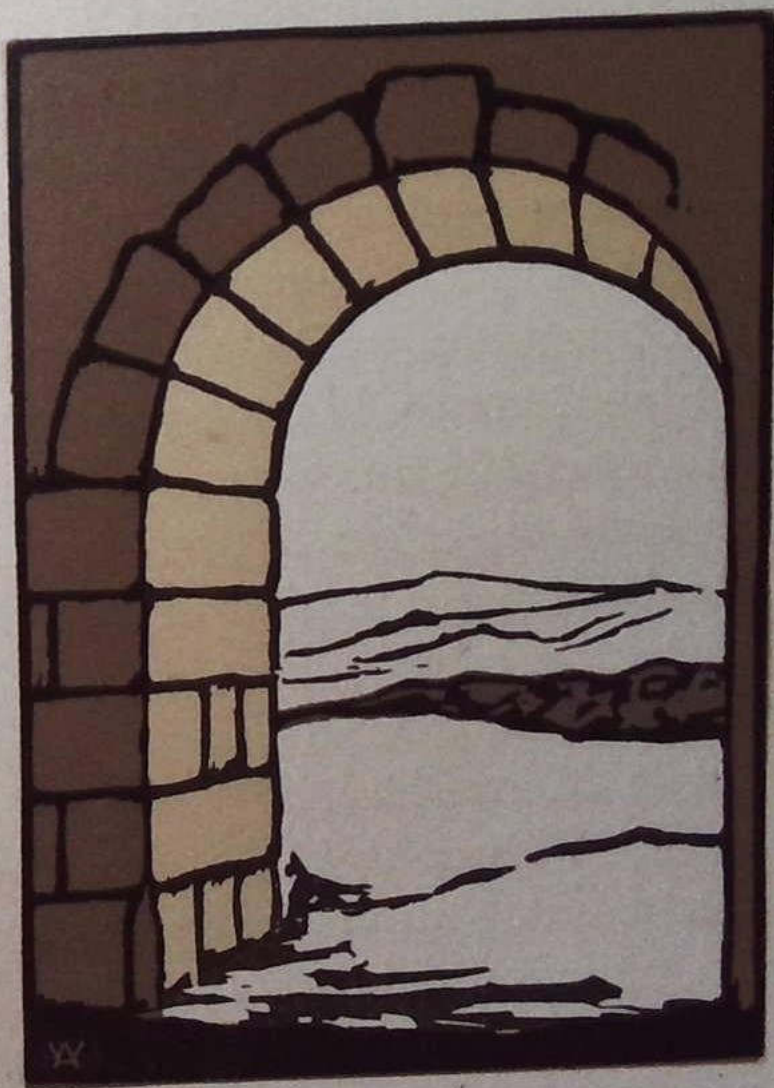
La Bretagne honore en saint Hervé le père de ses chanteurs. Aveugle comme Homère, il allait, comme lui, répandant son génie harmonieux à travers les bourgades : seulement, à la différence du vieil aède hellénique, aucune de ses inspirations ne lui a survécu. En sorte que l'on ne sait rien d'elles, sinon qu'elles captivaient l'âme des hommes et, à l'occasion, apprivoisaient même celle des loups. C'est ainsi qu'un de ces animaux avait quitté les bois pour s'attacher aux pas du barde et partageait avec son guide attitré, un garçonnet du nom de Guiharan, la faveur de l'accompagner dans ses

tournées. Le jeune guide montrait parfois des velléités d'indépendance, le loup, jamais.

L'inséparable trio voyageait constamment d'un canton à l'autre, sûr de trouver chaque soir, après l'étape, prompt accueil et bon gîte. Les saints bretons de cette époque étaient tous de grands itinérants, mais il n'y en avait pas un dont la visite fût aussi impatiemment attendue que celle d'Hervé. Du plus loin qu'il était signalé sur la route, les clans accouraient au devant de lui, disputant à qui l'hébergerait sous son toit. Il payait l'hospitalité reçue en chantant sur la harpe celtique, sur la rote, — seul héritage que lui eût laissé son père Hyvarnion, — des chants qu'il avait composés le long du chemin. Un ange, dit-on, les lui dictait. Le certain, c'est qu'une vertu surnaturelle était en eux : ils chassaient les démons, conjuraient les sorts, faisaient descendre sur les fruits de la terre les bénédictions du ciel. Aussi leur auteur passait-il pour vivre dans l'intimité de Dieu, qui lui avait délégué quelques-uns de ses pouvoirs ; son regard, soustrait au mirage des apparences éphémères, pénétrait les choses éternelles : cet aveugle de naissance était un voyant sublime. Quoi d'étonnant à ce qu'il fût l'objet d'une vénération sans égale en Léon comme en Cornouaille, en Domnonée comme en Porhoët ? Encore qu'il n'eût jamais été, dans les Ordres, au delà

du grade d'exorciste, les chefs de l'Église bretonne eux-mêmes ne se privaient pas, le cas échéant, de recourir à ses lumières.

On en eut un éclatant exemple lorsque le crime de Comorre vint mettre en émoi toute la péninsule. Ce Comorre — ou Conomor — était un des plus redoutés parmi les dix ou douze potentats qui exerçaient leur domination sur la Bretagne morcelée de ces temps primitifs, voisins des jours de l'Émigration : il commandait à la Domnonée seule, mais caressait le rêve ambitieux d'y coudre un à un les autres territoires et d'étendre sa suprématie au pays entier. Déjà il s'était assuré la succession de Warok, prince du Vannetais, en épousant sa fille, la suave Triphine, dont saint Gildas, sur ses cauteleuses instances, s'était employé à lui ob-



tenir la main. Hélas ! ce faisant, l'illustre abbé du monastère de Rhuys, si justement surnommé le Sage, avait, pour une fois, manqué de prudence : il avait livré son ouaille à la merci d'un loup, qui n'était pas celui de saint Hervé. Six mois s'étaient à peine écoulés qu'il apprenait que Triphine, pour avoir tenté d'échapper par la fuite aux sévices de son tyran, gisait décapitée dans une lande. Il se rendit auprès d'elle en toute hâte et, à force de prières, la ressuscita. Quel châtement, cependant, infliger au meurtrier, qui ne fût pas trop au-dessous de son forfait ? En cette grave occurrence, les sept évêques bretons prirent le parti d'en appeler au barde errant, comme à l'interprète le plus qualifié de la conscience nationale. Jamais ne se révéla mieux le puissant imaginaire qu'il était. Il suggéra que l'anathème fût lancé contre le coupable dans un concile solennel, assemblé aux portes mêmes de la Domnonée, en plein air et sur le point culminant du pays, afin que la sentence tombât de plus haut et retentît plus au loin. Le lieu qui vit se dérouler cette scène grandiose, l'une des plus pathétiques de notre histoire, fut le Ménez-Bré.

Le Ménez-Bré ! Les deux vocables qui le désignent ont, l'un et l'autre, le sens de « montagne ». Et, pour les plaines mouvementées du Trégor, qu'il couronne de sa masse souveraine, il est en effet, le



S^t HERVE^e DU MENEZ-BRE

X

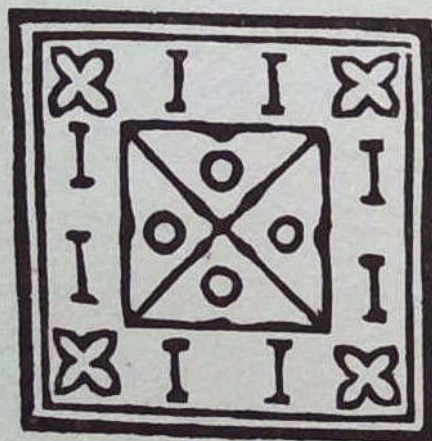
mont des monts. Ce caractère unique de majesté, il le doit moins à son altitude qu'à son isolement. Vedette détachée de la chaîne de l'Arrée, dont la ligne s'efface derrière lui vers le sud, il semble trôner seul dans l'illimité. On dirait d'une espèce de Sinaï armoricain, sauf qu'il n'y a rien de rude ni d'impérieux dans son aspect. Il domine, il n'écrase point. Sa face, animée par le jeu incessant des nuages, a une mobilité presque humaine. C'est le bon géant de la contrée. Les riches campagnes fromenteuses qui rayonnent de sa base septentrionale jusqu'à la Manche aiment à le sentir debout sur leur horizon, comme si quelque bienveillant Esprit de la terre habitait ses flancs. Ses approches sont riantes : il émerge d'une houle de feuillages qui font valoir par contraste la nudité sereine de ses formes, velues d'herbe, de bruyère et d'ajonc nain. A deux reprises dans l'année, au printemps et à l'automne, ses pentes, que les conciles ne gravissent plus, sont labourées par des processions de chars-à-bancs, piétinées par des files interminables d'hommes et de bestiaux : les foires de Bré, comme on les appelle, sont célèbres dans toute la Bretagne dont les types, les costumes, les idiomes divers s'y pressent en un fourmillant raccourci. Mais la vraie gloire du mont, c'est d'avoir pour jamais fixé sur sa cime l'humeur vagabonde de saint Hervé.

La tradition rapporte qu'à l'issue de la dramatique séance où il avait fait vouer le bourreau de Triphine à l'exécration de la chrétienté bretonne, le barde aveugle était demeuré assis à sa place, laissant les douze ou quinze cents autres justiciers redescendre sans lui vers la plaine. Comme la nuit venait, Guiharan, qui ne se souciait point de la passer au frais sur ce sommet désert, voulut arracher le saint à sa contemplation. Hervé le congédia d'un geste. Il n'avait plus besoin de guide : l'ère de ses pérégrinations était révolue. Il avait trouvé l'asile de son rêve. Il y vécut dorénavant en compagnie de son loup familier. Longtemps on vit leur double silhouette se mouvoir là-haut, sur le vaste ciel ; longtemps les brises qui avaient effleuré la montagne promenèrent avec elles dans l'espace les accents d'un chant merveilleux. Puis, un matin, on ne distingua plus que le vide, *on n'entendit plus que le silence*. Des pâtres, en quête d'une brebis égarée, découvrirent les deux amis étendus côte à côte dans la mort. C'eût été pitié, c'eût été péché peut-être de déranger leurs cadavres fraternels : au lieu de leur creuser une tombe, on les ensevelit, sans y toucher, sous un amoncellement de pierres entassées selon les anciens rites, sous un « cairn ». Et ce furent ces mêmes pierres qui, plus tard, entrèrent, au même endroit, dans la construction de la chapelle.

Elle se dresse, cette chapelle, au chevet du mont, nue, solitaire et de partout visible comme lui. Rares sont les pèlerins qui se hasardent à troubler sa paix un peu farouche. On se contente, le plus souvent, d'invoquer d'en bas, à distance, le saint qu'elle abrite. Nos chanteurs nomades s'y acheminaient, jadis, une fois l'an, pour demander au père de leur confrérie de féconder leur inspiration, de renouveler dans leur être l'*awen*, le souffle sacré. L'usage était qu'ils fissent une sorte de veillée des armes sous le porche en avancée qui précède le sanctuaire proprement dit. S'ils percevaient, à l'intérieur, les modulations mystérieuses d'une harpe, ils repartaient allègrement, le bâton de route en main et le



havre-sac à l'épaule, assurés que leur prière n'avait pas été vaine. Depuis que la race des chanteurs nomades a disparu, il est probable que la harpe d'Hervé s'est tue dans son oratoire. Mais les prestigieuses musiques de son âme n'ont pas abandonné le Ménez-Bré. Grimpez-y par un jour de grand vent, et vous sentirez la montagne entière frémir comme une lyre immense où vibrent en d'exaltants accords toutes les harmonies aériennes de la Bretagne.



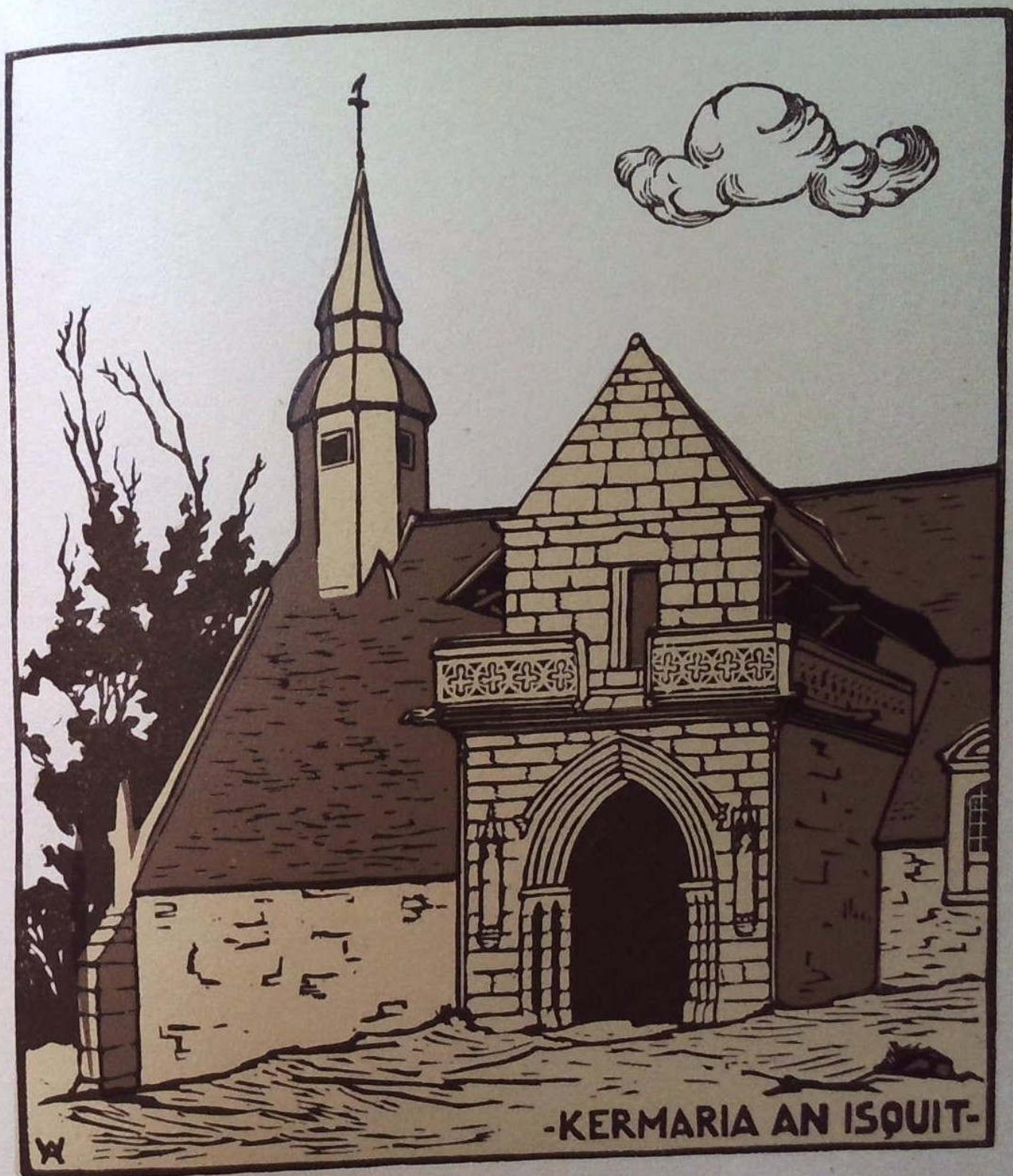


KERMARIA-AN-ISQUIT

Les Kermaria foisonnent en Bretagne, mais, de Kermaria-an-Isquit, il n'en existe qu'un, et c'est le Goélo, — large bande côtière comprise entre le Penthièvre et le Trégor, — qui s'enorgueillit de le posséder. Une contrée à part, ce Goélo, avec ses grands caps de schiste bleuâtre, ses anses de sable fin et son arrière-pays mollement accidenté que traverse la romantique vallée du Leff, tributaire de celle du Trieux. Ses campagnes à demi pélagiennes, pour parler comme Chateaubriand, fournissaient naguère à la pêche d'Islande son principal contingent d'hommes et, par conséquent, de victimes. Paimpol était la capitale marine de ses « Islandais ». Ils s'y embarquaient à la fin de février pour ne revenir qu'au commencement de sep-

tembre, quand ils revenaient. Combien d'entre eux, en effet, drapés dans le suaire glacé des houles arctiques, n'ont jamais revu les petites maisons de pierre grise, lisérées de chaux blanche, qui les attendaient, proprement nichées dans la verdure des courtils géolards ! Les listes funèbres de ces « disparus » tapissent les porches des sanctuaires où ils avaient coutume de s'agenouiller avant l'appareillage. Qui ne connaît, depuis les descriptions de Loti, la chapelle de Perros-Hamon, en Ploubazlanec ? Littérairement moins célèbre, celle de Kermaria-an-Isquit a été longtemps un des lieux de pèlerinage les plus visités des croyants et même des libres-penseurs : Renan, fils du Goélo par ses ancêtres paternels, s'y faisait encore transporter, en compagnie de son ami Luzel, dans l'été de l'année qui précéda sa mort.

Elle est située en Plouha, — sur le bord du chemin vicinal qui, de cette dernière localité, gagne Pléhédél, puis Pontrieux, — dans un décor d'une fraîcheur virgilienne, tout égayé d'un jaillissement d'eaux vives auxquelles il est probable qu'elle doit son origine. On sait le culte des Celtes pour les sources. Issues des profondeurs de la terre, elles en charriaient à la surface les vertus nourricières : elles étaient des réservoirs de santé ; elles communiquaient aux membres la vigueur, l'agilité, la souplesse, —



-KERMARIA AN ISQUIT-

autant de termes qui rentrent précisément dans la définition du mot breton *Isquit*. Nul doute que l'Armorique païenne n'ait vénéré ici une de ses « divonnes » sacrées. Elle coule avec la même abondance qu'en ces âges lointains et n'a pas cessé d'être l'objet d'une dévotion analogue, pratiquée selon des rites différents. Son édicule de granit s'accote à la base d'un tertre triangulaire, planté de frênes au feuillage léger que domine le clocher d'ardoises de la chapelle. Qu'y a-t-il de fondé dans la tradition qui veut que cette chapelle ait jadis eu rang d'église ? Je l'ignore. Ce qui est certain, c'est qu'à pénétrer dans l'humble hameau de Kermaria, composé de quatre ou cinq logis épars — dont un « Café des Marins », il va sans dire, — on est quelque peu surpris, pour ordinaire que soit la chose en Bretagne, de trouver une agglomération si restreinte dotée d'un monument si considérable. L'intérêt qu'il présente lui a valu d'être classé. On restaure en ce moment même la belle fenêtre ogivale, ajourée comme une guipure, de son unique transept. Le trait le plus original de sa physionomie réside incontestablement dans son porche sud : bâti en avancée, il est surmonté d'une chambre ouvrant au dehors sur une élégante galerie de la Renaissance que protège un toit en auvent. C'est dans cette chambre, paraît-il, que la juridiction sei-

gneuriale de la Noë-Verte tenait ses assises et du haut de cette galerie qu'elle notifiait ses sentences aux justiciables rassemblés en bas, sous les arbres.

L'ancienne maison noble de la Noë-Verte est intimement associée, dans les récits populaires, à l'histoire de la chapelle. Le manoir, un des plus caractéristiques de la région, subsiste presque intact, à brève distance de Kermaria, quoique sur le territoire de Lanloup. Là vivait, d'après la légende, le marquis de Lézobré (transcription bretonne de « Les Aubrays ») dont la ballade épique, enrichie de multiples variantes, se chante comme une espèce d'hymne national d'un bout à l'autre du Goélo. Géant d'une force surhumaine et d'une vaillance à toute épreuve, parce que trempé, dès le berceau, dans les eaux de la fontaine sainte, il ne comptait pas dix-huit ans accomplis qu'il avait déjà pourfendu, en combat singulier, dix-huit adversaires. Sa dix-neuvième prouesse fut la plus éclatante. Le roi de France, las d'entendre vanter ses exploits, l'avait mis au défi de se mesurer avec un More de sa garde, qu'une armure magique rendait invulnérable. Lézobré, en cette grave occurrence, commença par aller invoquer chez elle la Vierge de Kermaria-an-Isquit : « Grâce à vous, lui dit-il, j'ai triomphé dans toutes les rencontres. Faites que je sorte à mon honneur de celle-ci, moyennant quoi je vous promets une croix d'or

fin, une bannière de soie blanche à hampe de genêt, garnie de douze clochettes d'argent, des nappes brodées pour vos sept autels et un cordon de cire qui, après avoir effectué trois fois le tour de votre demeure, viendra nouer ses deux extrémités à vos pieds ».

— « Marche où le destin t'appelle, lui répondit la Vierge, j'y serai aussi vite que toi. » Le jeune chevalier breton tua le More et fut instamment sollicité par le roi d'accepter sa place. Il refusa, déclarant qu'il avait à la Noë-



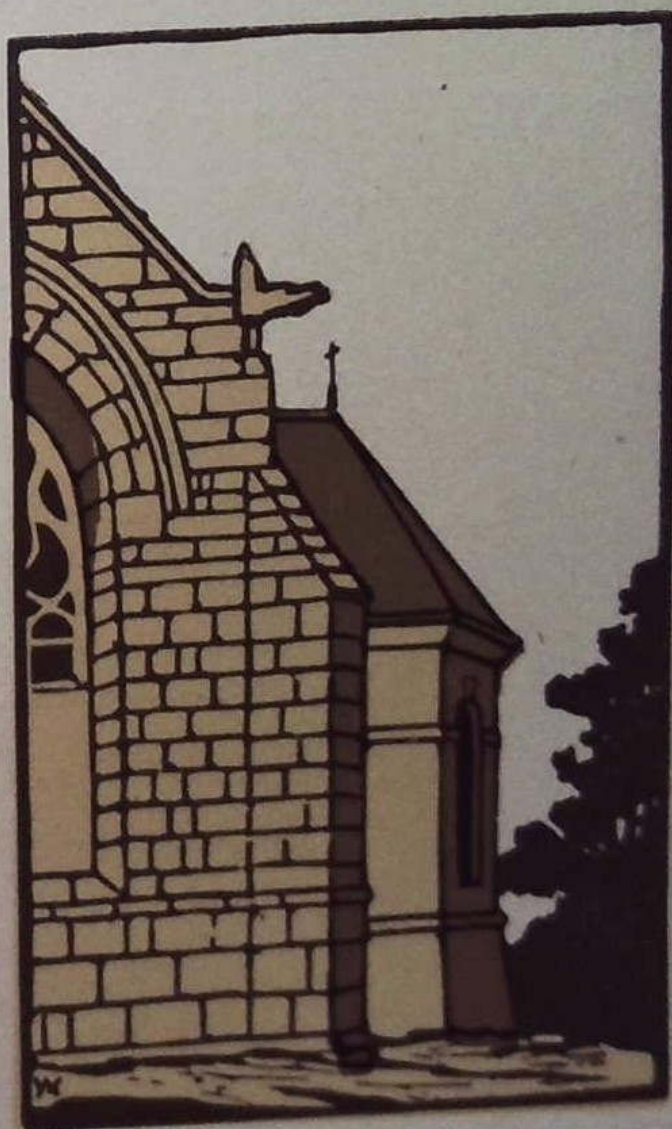
Verte sa mère dont le veuvage réclamait son appui.

La ballade de Lézobré ne nous apprend rien de plus sur sa carrière. Mais les gens de Kermaria ne consentent pas qu'elle se soit arrêtée en si beau chemin. Une des particularités les plus significatives de leur chapelle et qui lui attire peut-être le plus de visiteurs profanes est la fameuse Danse macabre,

peinte à fresque le long de ses murs. Mieux conservée qu'à Saint-Servais ou même à Kernascléden, elle déroule encore distinctement les ébats de quarante-sept personnages, accompagnés, chacun, d'un huitain explicatif en lettres gothiques. Or, qui donc pensez-vous que puissent être logiquement ces personnages, sinon des « nobles » indignes, tombés sous les coups de Lézobré, le rude redresseur de torts, et voués par lui, en guise de trophées, à M^{me} Marie de l'Isquit ? Avant de mourir, il se fit creuser dans le sanctuaire de sa précieuse Auxiliatrice une sépulture qu'un conduit souterrain reliait à son manoir. Le souterrain a été muré ou s'est effondré. La sépulture, en revanche, se voit toujours au milieu de la nef, en face du chœur. C'est un étroit caveau dont l'orifice est recouvert d'une trappe grossière, d'un « panneau d'écoutille », comme s'expriment en leur langage de morutiers les hommes de la région. Le fond en était naguère jonché d'un amas d'ossements parmi lesquels moisissaient deux crânes de dimensions inégales, — « celui du marquis et celui de sa mère ou de sa femme », affirmait, en vous les exhibant d'un geste shakespearien, la vieille sacristine chargée de l'entretien de la chapelle. On a, depuis lors, enfermé le plus volumineux de ces crânes dans une petite châsse de bois noir ayant la forme d'un cercueil percé d'une vitre et portant

cette inscription : « Ci-gît le chef de Lézobré », de sorte qu'il est désormais loisible de le contempler au grand jour, dans le transept où il repose à l'abri de l'humidité, sous l'égide de Notre-Dame. Inutile d'ajouter que les pèlerins s'en approchent avec le même respect, la même piété que s'il s'agissait de la relique d'un saint. D'aucuns vont jusqu'à lui amener leurs enfants malingres, pour qu'il leur insuffle un peu de la force surnaturelle dont le châtelain de la Noë-Verte était doué de son vivant.

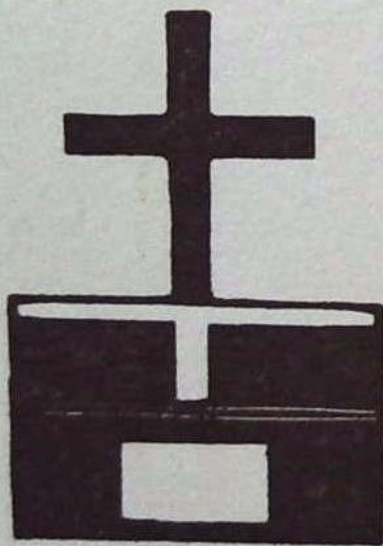
Au reste, ce dernier n'a pas définitivement pris congé de ce bas monde ou, en tout cas, il se plaît à y revenir. On vous citera tels habitants de Plouha, de Pléhédél ou de Lanloup qui, rentrant chez eux sur le tard, ont senti trembler la route sous le galop précipité de son cheval, comme s'il courait sus à quel-



que mystérieux ennemi ; tels autres qui ont aperçu, au clair de lune, sa gigantesque silhouette rôdant, l'épée à la main, autour de la chapelle dont il avait l'air de surveiller les abords. Hélas ! il faut croire qu'il ne les surveillait point d'assez près, la nuit où des pilleurs d'églises, demeurés inconnus, commirent le sacrilège d'enlever la statue, en pierre jadis polychromée, d'un des apôtres qui se dressent de chaque côté du porche, — celle de saint Luc, si je ne me trompe. Quand, au matin, l'on constata son absence un plaisant du village suggéra :

« Il a dû partir pour l'Islande. »

Et ce fut toute l'oraison funèbre du « disparu ».



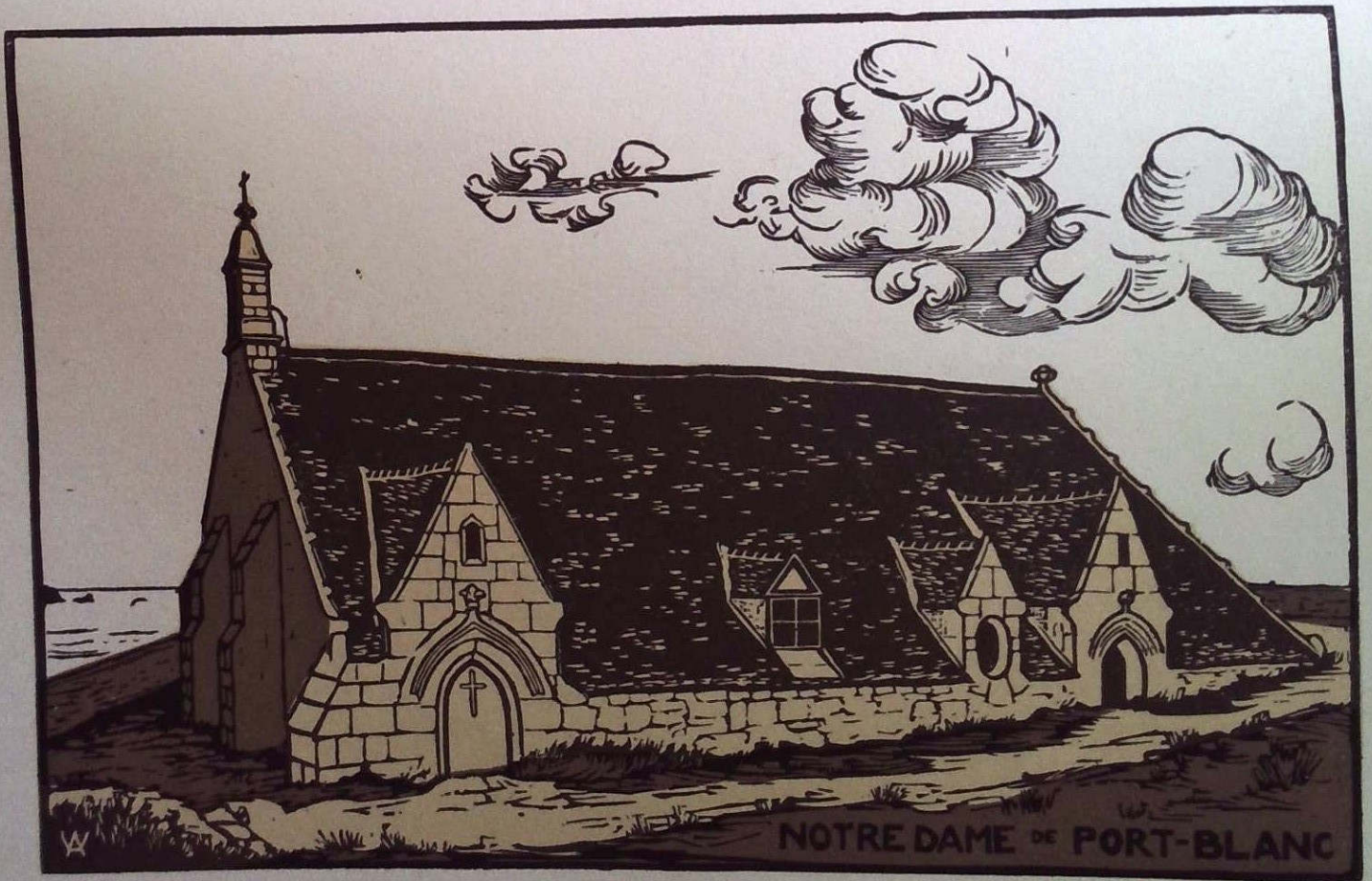


NOTRE-DAME DE PORT-BLANC

Le Port-Blanc : son nom lui vient, à n'en pas douter, des temps de l'occupation romaine en Armorique, et veut être interprété dans le sens de « port de bon augure ». Il mérite cette qualification. Rien de plus accueillant, de plus hospitalier ni de plus harmonieux que son paysage. Lorsque l'on y arrive de Tréguier, après douze kilomètres d'une route sans intérêt sur un haut plateau monotone, on est délicieusement surpris, au dévaler d'un dernier ressaut de terrain, de voir tout à coup se déployer devant soi un magique décor de mer,

d'autant plus saisissant qu'il est plus inattendu. A droite, les rochers de Buguélès et de Plougrescant, riches de toutes les colorations, déchirent les eaux de leurs granits épars et déchiquetés, évoquant des images de tours, de pylônes, de pans de murailles en ruines, vestiges suprêmes de quelque vaste cité engloutie. A gauche, Tomé la blonde profile, dans la direction de Perros, son dos énorme de cétacé préhistorique, échoué là depuis des éternités ; et plus au large, les divines Sept-Iles, sœurs bretonnes des Cyclades, parées comme elles de nuances infiniment subtiles et changeantes, déroulent vers l'occident leur noble théorie voyageuse qui, selon l'état plus ou moins transparent de l'atmosphère, tantôt se rapproche du littoral presque à le toucher, tantôt s'en éloigne jusqu'à s'évanouir.

Mais la merveille par excellence, c'est ce littoral lui-même. Elaboré, assoupli, articulé comme à plaisir par les jeux d'une nature artiste, il recourbe délicatement deux de ses pointes pour enserrer d'un geste de protection amoureuse une petite baie tranquille et douce, que ceint sur le reste de son pourtour un chapelet d'îlots verdoyants, égrené de façon à la défendre contre l'impétuosité des houles du dehors. Celles-ci n'y pénètrent, en effet, que rompues et assagies, en se coulant par des passes étroites dont la principale s'ouvre juste en face de l'agglô-



mération riveraine plus spécialement désignée sous le nom de Port-Blanc. Oh ! bien modeste, cette agglomération. Un vingtaine de maisons, rangées, pour la plupart, d'un seul côté de la route et regardant la mer qui, aux saisons où elle déborde, vient quasiment lécher leur seuil, c'est tout le village. Mais, si peu imposant qu'il paraisse, il n'en a pas moins derrière lui une longue histoire. J'ai dit que les conquérants de la Gaule y situèrent un de leurs établissements : l'île du Château, qui, de concert avec celle de Saint-Gildas, garde l'entrée de la baie, exhibe encore des traces de l'ouvrage fortifié dont ils la munirent. Plus tard, la Guerre de Cent ans déchaîna sur l'ancien « oppidum » romain les fureurs de la tourmente anglo-saxonne : à diverses reprises, il reçut la visite des voiles ennemies. Ce fut pour lui l'âge héroïque. Le rôle qu'il joua durant cette période sanglante lui valut, par la suite, une gloire dont il est le seul canton de Bretagne, que je sache, à pouvoir s'enorgueillir : Shakespeare, le grand Shakespeare, ayant trouvé son existence mentionnée dans quelque chronique, l'immortalisa d'un trait de plume en ce bout de vers de son *Richard II* : « Port-le-Blanc, a bay in Brittany ! »

De ce mémorable passé quatre ou cinq monuments subsistent, parmi lesquels un bastion à demi écroulé sur le front d'un promontoire, une guérite



en pierre, pittoresquement campée à la cime d'un roc, une poudrière trapue, couchée à sa base, et j'ai réservé pour la fin le plus significatif, le plus éloquent de tous : la chapelle. Avant de nous acheminer vers elle, écoutons d'abord sa jolie légende qu'une vieille complainte locale

nous a transmise. C'était, il va de soi, dans le temps que les forbans d'Outre-Manche, les « Saozons » exécrés, écumaient à tout propos les eaux armoricaines. Et donc, une nuit, profitant de ce que le ciel était chargé de nuages, ils s'introduisirent furtivement dans la baie, avec l'espoir de surprendre à la faveur des ténèbres les habitants endormis. Mais Notre-Dame du Port-Blanc veillait. A la minute précise où ils s'apprêtaient à débarquer, une lune resplendissante, surgie à l'improviste, leur montra

le muret qui entoure le courtil de la chapelle entièrement garni d'hommes d'armes dont ils pouvaient voir se découper au-dessus de la crête les ombres mouvantes et menaçantes. On juge de leur effarement. Persuadés qu'ils étaient découverts et qu'ils allaient avoir tout le pays à leurs trousses, ils n'eurent plus qu'un souci, celui de déguerpir au plus vite. Et c'est ce qu'ils firent. On raconta, le lendemain, dans le village que Notre-Dame du Port-Blanc avait métamorphosé en soldats les fougères arborescentes qui foisonnaient alors sur son tertre : elles n'y ont plus repoussé, du moins aussi hautes, depuis cet exploit.

Et maintenant que nous connaissons le miracle, montons saluer Celle qui l'accomplit. Un primitif escalier de pèlerinage, une fruste *Scala Santa*, grossièrement pratiquée à flanc de coteau, conduit par une cinquantaine de degrés disjoints au palier d'herbe fine où « la maison de M^{me} Marie du Port-Blanc », pour parler comme son cantique, je ne dirai pas : s'érige, mais se prosterne. On a l'impression, en effet, qu'elle est là comme en prière, les genoux enfoncés dans le gazon, la tête et les épaules encapuchonnées dans son ample toit de schiste, dont les rebords descendent presque jusqu'au sol. Non pas qu'il y ait quoi que ce soit de lourd ni de tassé dans ses formes. Tout au contraire. Les

libres espaces qu'elle domine la soulèvent, en quelque sorte, sur l'horizon, et la lumière, dont les irisations se jouent sans entraves dans la double cascade de ses vieilles ardoises couleur de mer, achève de lui communiquer, même par temps gris, je ne sais quelle aisance éthérée, quelle large et pure allégresse aérienne. Il en va pareillement pour l'intérieur. Avec ses murs bas, ses piliers ventrus, aux parois verdies de mousses aquatiques, son pavé de galets des grèves, humides encore, semble-t-il, du flot qui les polit, il présente, au premier moment, l'aspect souterrain d'une crypte. Mais à peine a-t-on fait deux pas dans la nef qu'il apparaît comme baigné d'un mystérieux ruissellement d'or pâle dont la source se cache là-haut, derrière les colonnettes d'un jubé vermoulu, dans les plis d'un voile d'étamine jaune, tendu devant la maîtresse-vitre du chœur. Le tabernacle, la statue de la Vierge, celles des saints qui lui tiennent compagnie, les effigies de navires suspendues en ex-voto, tout est imprégné, saturé de cette clarté de nimbe. Impossible d'imaginer une atmosphère d'une spiritualité plus exquise. C'est vraiment ici un lieu idéal pour les longues siestes de l'âme. Les ouragans peuvent le battre de leurs rafales : rien n'émeut sa paix fluide ni ne trouble son silence lumineux.

Aussi est-il rare qu'il soit à aucune heure du jour complètement désert. On ne franchit guère son

seuil, qui, entre parenthèses, n'est jamais clos, sans apercevoir une ou deux femmes de pêcheurs en oraison près d'un vénérable porte-cierges en fer, rongé de rouille et dégouttelant de suif, dont elles ont dévotement renouvelé les chandelles. Car le culte de Notre-Dame du Port-Blanc reste ancré dans le cœur de ces populations : elles vivent, elles meurent sous son égide. Sa cloche ne sonne plus pour elles l'alarme anglaise, mais elle n'a pas cessé de prêter sa voix à leurs réjouissances et surtout — oh ! surtout — à leurs deuils. Si, d'aventure, elle se prend inopinément à tinter, les gens ne s'arrêtent point à se demander pourquoi : ils s'informent seulement quel est le défunt ou quelle la défunte à qui « M^{me} Marie » envoie, de sa maison de la colline, sa bénédiction avec son adieu.





TABLE DES MATIÈRES

<i>Préface</i>	9
<i>Sainte-Barbe du Faouët</i>	17
<i>Notre-Dame de Callot</i>	29
<i>Notre-Dame de Keramanac'h</i>	39
<i>Saint-Hervé du Ménez-Bré</i>	49
<i>Kermaria-an-Isquit</i>	59
<i>Notre-Dame de Port-Blanc</i>	69

*Achevé d'imprimer
le 25 août 1928
par Ducros & Colas,
Maîtres-Imprimeurs,
à Paris.*